L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Journal : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 13 OCTOBRE 1889.

LE Général Faidherbe.

(Extrait du *Temps* du 29 septembre.)

Le général Faidherbe est mort : il est allé rejoindre Chanzy et les braves qu'il a si bien commandés dans l'armée du Nord.

Né à Lille le 3 juin 1818, il avait été admis, après de brillantes épreuves, à l'Ecole polytechnique en 1838; deux ans après, il était sous-lieutenant du génie. Son stage fait à l'Ecole de Metz, il est nommé sous-lieutenant, va en Algérie, puis à la Guadeloupe, retourne en Afrique comme capitaine, prend part à l'expédition du général Cauron dans le Djurdjura, puis à celle de Saint-Arnaud dans la petite Kabylie et du général Bosquet dans le massif de Bougie. Partout il se distingue par son énergie et sa grande intelligence. En 1852, il est envoyé au Sénégal et se signale bientôt par de brillants faits d'armes dans le Fouta, à Podor, etc. Deux ans plus tard, à trente-six ans, il est nommé chef de bataillon, et on lui confie alors les hautes fonctions de gouverneur du Sénégal.

La situation était des plus difficiles : les convois pillés par les Maures n'arrivant plus à Saint-Louis, les rives du bas Sénégal dévastées par les Trarzas et les Braknas, nos alliés attaqués à tout moment. Avec une admirable constance, un labeur de toutes les heures, presque toujours en colonne, ne laissant à personne le soin de mener ses troupes à l'ennemi, en moins de quatre années Faidherbe impose des traités de paix aux Maures, auxquels il a maintes fois fait sentir le poids de son épée.

Le bas fleuve pacifié, un ennemi se lève à l'Est menaçant d'un immense danger nos établissements du Sénégal. Le grand prophète El Hadj-Omar, à la tête d'une armée bien équipée, s'avançait peu à peu du Niger, débordant au-delà de Médine, la plus éloignée de nos escales de traite. En 1857, le conquérant paraît devant ce poste; 15,000 hommes bloquent la place et se lancent à l'assaut; la garnison est réduite à la dernière extrémité. Les hommes n'ont plus que quelques cartouches, les vivres sont épuisés, on se nourrissait que d'arachides cruies. Les cadavres des ennemis tués dans les assauts forment une muraille empoisonnée autour de la ville; plusieurs de nos soldats meurent de la peste. Faidherbe accourt de Saint-Louis avec 500 hommes, attaque l'armée assiégeante et la met en déroute. El Hadj-Omar recule jusqu'au Niger. L'invasion était brisée.

Mais, l'homme de guerre était doublé d'un administrateur. Pour faire du Sénégal une colonie prospère, Faidherbe voyait bien qu'il fallait autre chose que conquérir. Il établit Saint-Louis, creuse le port de Dakar, crée de nombreux centres de production, construit des écoles, des hôpitaux, des casernes, un musée, organise le service des postes et télégraphes. Doué d'une grande facilité pour les langues étrangères, il apprend vite les plus importantes des idiomes de la région et se rend ainsi très populaire parmi les indigènes.

En 1860, il est nommé colonel du génie, juste récompense de ses éminents services. Mais ce n'est pas impunément qu'on fait campagne dans les déserts brûlants du Soudan et sur les rives malsaines du Sénégal; la santé de Faidherbe était profondément altérée. Il demanda à rentrer en France : on lui confia alors le commandement de la subdivision de Sidi-bel-Abbès, dans la division d'Oran.

En 1862, il repart pour le Sénégal comme gouverneur et général de brigade. Deux ans après, il est encore forcé de revenir en France et de renoncer définitivement au Sénégal. L'année 1870 le trouve à la tête de la subdivision de Bône. En congé de convalescence à Lille, il demande dès la déclaration de guerre à servir dans l'armée du Rhin, mais il reçoit l'ordre de joindre immédiatement son poste en Algérie.

Après nos premiers désastres, Faidherbe se met à la disposition de la défense nationale. Gambetta le nomme général de division et commandant en chef de l'armée du Nord.

Voici quelle était la situation, lorsque le général Faidherbe fut appelé, le 3 décembre 1870, à remplacer le général Bourbaki à l'armée du Nord. Amiens et sa citadelle venaient de tomber entre les mains des Allemands à la suite de la bataille de Villers Bretonneux; lutte inégale, honorablement soutenue, le 27 novembre, par le général Farre, chef d'état-major et commandant intérimaire de l'armée du Nord. Laissant le général de cavalerie von Gœben en observation devant cette armée qui s'était repliée sur Corbie, Manteuffel, qui commandait les forces allemandes, marchait sur Rouen, dont ses troupes ne tardèrent pas à prendre possession et menaçait le Havre. La capitulation de la place de la Fère, survenue le jour même de la bataille de Villers-Bretonneux, assurait à l'ennemi le passage de l'Oise et la libre communication entre l'armée de Manteuffel et les armées qui bloquaient Paris. Le général Faidherbe, conseillé par le général Farre comme chef d'état-major, fit à peine le temps de rassembler son armée et, avant même la constitution des 22me et 23me corps, dont elle devait être composée, complètement terminée, il se mit en [illegible] le 9 décembre, avec 30,000 hommes de grande partie mal armés, mal équipés, appuyés par [illegible] canons.

Le 9, le général Lecointe, commandant le 22me corps, délogeait les Prussiens de la ville de Ham, dont la garnison capitulait le lendemain 10. A la nouvelle de cet mouvement, Manteuffel concentra ses forces autour de Beauvais et marcha à la rencontre de Faidherbe, avec environ 23,000 hommes d'infanterie, 2,300 cavaliers et 108 canons. La bataille de Pont Noyelles, qui s'ensuivit, le 23 décembre, fut des plus disputées et fit grand honneur aux troupes de l'armée du Nord. L'ennemi, prenant l'offensive, s'empara tout d'abord des villages de la vallée de l'Hallue, occupés par les avant-postes français; mais il échoua devant les fortes positions où Faidherbe se tenait sur des hauteurs avec le gros de ses forces. Une partie des villages enlevés la matin furent même repris dans la soirée. Les Allemands, attendant des renforts considérables, se couvrirent pendant la nuit par des travaux de fortification. Le général Faidherbe, après avoir passé la nuit sur ses positions pour affirmer son succès, ne voulant pas demander à ses jeunes soldats des efforts trop réitérés, ayant d'ailleurs atteint le but qu'il se proposait en conjurant l'attaque dont le Havre était menacé, se décida à reporter ses troupes derrière la Scarpe, entre Aire et Douai. Les pertes avaient été à peu près égales des deux côtés.

Manteuffel, après avoir suivi de loin cette marche en retraite, se décida à entreprendre le siège de Péronne, pour s'assurer la possession complète du cours de la Somme. Dans le but de sauver cette place, Faidherbe se porta vers le Sud; les combats de Sapignies et d'Achiet-le Grand Forest, le 2 janvier, comme le préludé de la bataille de Bapaume, livrée le lendemain; à Sapignies, la division Derroja refoula les avant-postes du général von Gœben; d'autre part, la division du Bessol s'empara d'Achiet-le-Grand. Le général Faidherbe prit l'offensive le 3 janvier, à neuf heures du matin. Voulant éviter à Bapaume le bombardement auquel une attaque de vive force aurait exposé cette ville, il chercha à en chasser l'ennemi par un mouvement tournant dirigé contre son aile gauche. Le brigade Pittié, conduite par le général Lecointe, s'empara en effet, vers quatre heures du soir, du village de Tilloy, situé presque sur les derrières de l'armée allemande, et, pendant la nuit, von Gœben, qui avait remplacé Manteuffel, appelé à aller prendre à Dijon le commandement de l'armée allemande du Sud-Est, se décida à évacuer Bapaume; il commençait même à se retirer derrière la Somme, dans la matinée du 4, lorsqu'il apprit que, de leur côté, les Français venaient de reprendre les cantonnements qu'ils occupaient le 3 au matin avant la bataille. Il rentra alors dans Bapaume et chercha à s'attribuer la victoire, qui incontestablement appartenait à nos troupes.

Faidherbe avait sans doute été inspiré par le désir de faire reposer ses soldats, fatigués d'une lutte opiniâtre, avant d'essayer un effort décisif pour la délivrance de Péronne; la capitulation prématurée de cette place, qui assurait aux Allemands la route la plus directe conduisant à Paris, le força à modifier ses projets. Il ne lui restait plus qu'à se jeter entre Amiens et Rouen, ou à se diriger par Saint-Quentin sur Ham, dont il était encore maître, et sur Compiègne; mais il fallait avant tout tenter une diversion efficace en faveur de Paris, dont l'armée de défense s'apprêtait à faire un dernier et vigoureux effort. L'entreprise était délicate, car il ne s'agissait de rien moins que d'opérer une marche de flanc en longeant toute l'armée ennemie. Pour y réussir, la première condition était la vitesse; elle fut malheureusement contrariée par le verglas et par les difficultés qui en résultèrent pour le convoi de vivres.

Les cantonnements désignés pour le 16 janvier au soir, jour où commença le mouvement, ne purent être atteints atteinte que le 17; les Allemands, tenus en éveil par une attaque dirigée du Catelet sur Saint-Quentin, éventèrent ainsi le secret de l'opération, et le général von Gœben donna immédiatement des ordres pour la concentration de son armée entre Ham et Péronne, tout en réclamant des secours à l'état-major général devant Paris. Dès le 18 janvier, ses avant-gardes attaquaient à Vermand et à Beauvois celles des généraux du Bessol et Paulze d'Ivoy : les Allemands étaient repoussés et les Français restaient maîtres de Vermand; mais il en était résulté pour les troupes de l'armée du Nord de nouvelles fatigues et de nouveaux retards.

Le lendemain 19, jour même où se livrait devant Paris la bataille de Buzenval, eut lieu la bataille de Saint-Quentin, entre 31,000 Français appuyés par 99 pièces de canon et 32,000 Allemands avec 161 pièces; l'ennemi comptait surtout, pour lui assurer la victoire, sur la grande supériorité numérique de son artillerie et, ainsi qu'il résulte de l'ordre même donné avant la bataille par le général von Gœben, sur la faiblesse d'organisation des troupes françaises. L'espoir qu'il avait conçu d'un succès éclatant fut déjoué par l'énergique résistance de Faidherbe et de ses soldats. Après avoir prolongé cette résistance jusqu'à ses extrêmes limites, voyant les Allemands entrer dans Saint-Quentin presque en même temps par les faubourgs d'Isle et de Saint-Martin, Faidherbe se résigna à donner l'ordre de la retraite. Cette retraite s'opéra sans être inquiétée par l'ennemi dont la victoire, au dire même de la relation prussienne, avait été péniblement acquise. La relation allemande accuse une perte de 2,400 hommes, dont 96 officiers, soit 522 morts et 1,878 blessés. Les Français comptèrent de leur côté environ 3,000 hommes hors de combat et perdirent 6 canons, mais le nombre des prisonniers, en tenant compte des traînards ramassés par l'ennemi dans la poursuite du lendemain, monta à plus de 6,000 hommes. Malgré les mesures énergiques prescrites par Gœben pour cette poursuite, l'armée de Faidherbe put se retirer sans encombre et se reconstituer assez promptement à l'abri des places du Nord. Le rôle actif de cette armée était alors terminé et l'armistice lui permit bientôt de prendre le repos qu'elle avait mérité. Elle avait joué dans l'ensemble de la défense nationale un rôle glorieux dont l'honneur revient pour une grande part à son chef, admirablement secondé par des lieutenants tels que Lecointe, du Bessole, Derroja, pour ne parler que des principaux, et par un noyau de troupes solides encadrés par des officiers et des sous-officiers échappés au désastre de Metz.

Porté par la reconnaissance de ses concitoyens à l'Assemblée nationale, puis au Sénat, le général Faidherbe avait trouvé dans le poste élevé de grand-chancelier de la Légion d'honneur la consécration de ses hauts mérites et la récompense de ses éminents services. Sa santé, depuis longtemps altérée par un séjour prolongé et des campagnes actives sous le climat du Sénégal, ne lui a permis de jouir qu'à moitié des honneurs aussi justement acquis. Sa mémoire du moins vivra comme celle d'un des plus nobles et des plus glorieux soldats de la France.

Dans nos Assemblées, Faidherbe siégeait dans les rangs du parti républicain. Il ne s'était pas représenté au Sénat en 1888.

Dans un bureau de placement :

Madame peut me confier toute espèce de travail, excepté la cuisine, la couture, la lessive, la coiffure, monter de l'eau.

—Je vois ce que c'est : vous voulez être engagée comme.... bonne à rien faire!

Guibollard est en train d'administrer une verte semonce à son rejeton, qui mène une existence de bâton de chaise.

Le jeune homme ne souffle mot.

Alors Guibollard, sur un ton mélodramatique, mais avec conviction :

—Vous vous taisez, polisson! Se taire n'est pas répondre!!!

Guibollard est marié. Mais ce n'est pas un mystère pour ses voisins, il est loin de faire bon ménage.

—Dans le mariage, lui disait un de ceux-ci, il faut des époux assortis.

—Hélas! soupira Guibollard, ce n'est pas moi qui ne suis pas assorti, c'est ma femme!

Calino retrouve une longue-vue dont il se servait dans sa jeunesse, et la prête à un ami pour une excursion.

De retour, l'ami lui rend l'objet, en disant :

—Voici votre lunette, merci, elle est bonne, mais elle n'a pas la portée que vous lui attribuiez.

—Ah! répond Calino. Après ça, mon cher! cela s'explique! Elle a vieilli et subi la loi commune! Quelle est la vue qui n'a pas baissé au bout de cinquante ans?

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrance, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient usagé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local; et jusqu'à ce que la Salsepareille d'Ayer eût effectué son travail, comme Alterratif et Épurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prit de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison," écrit Mme. M. M. Lewis, de A st., Lowell, Mass." "La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit : "Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je prisse de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement."

Quand Mme. Genevra Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer l'

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., State-Unis. Prix $1; six flacons, $5. Valant $6 le flacon.

—Savez-vous quelle est la rue la plus bonapartiste de Paris?

—C'est la rue Bonaparte, parbleu!

—Vous n'y êtes pas, c'est la rue de Vaugirard.

—Mais; pourquoi?

—Parce qu'elle commence rue Monsieur-le Prince et qu'elle finit boulevard Victor.

Le père Dupuimeau n'est pas content de la destinée.

—Oui, racontait-il à son amie, moi, j'ai ravi Mme Duplumeau à sa famille; elle avait dix-huit ans. Eh bien, j'ai deux filles. Elles ont plus de trente ans, et personne n'a encore songé à me les enlever!

Aménités d'outre-Rhin.

La scène se passe à Strasbourg, à table d'hôte. Deux Allemands sont assis en face d'un commis voyageur français.

On sert une tête de veau :

—Ya, ya! fait un chouroutt'maan, foilà une tête de Français!

Et ils rient tous deux comme deux brutes.

Le voyageur français ne bronche pas.

—Passez-moi cette tête, dit-il, je vais la décoper.

Il se extirpe, sans mot dire, la cervelle qu'il pose sur une assiette, puis se tournant vers les rieurs :

—Maintenant, reprend-il, c'est une tête d'Allemand!

Athenée Louisianais.

Concours littéraire de 1889

Nous donnons ci-dessous le programme du concours pour l'année 1889.

Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur les dispositions nouvelles adoptées par l'Athénée, pour rendre aux concurrents la tâche plus attrayante et plus facile; liberté entière est laissée à chacun d'eux de traiter le sujet qui lui plaira.

Les concours annuels de l'Athénée se recommandent d'eux-mêmes aux sympathies de notre population; la médaille décernée par cette Société est un titre toujours honorable, souvent utile dans la vie pratique.

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, comprenant l'une les hommes, l'autre les femmes.

Chaque concurrent de l'une ou l'autre classe traitera un sujet de son choix.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert du 17 juin 1889 au 31 janvier 1890.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 1er février; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écriture régulé, avec une marge, et seulement d'un recto *et les lignes*; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Chaque devise d'homme, écrite sur la première page, sera accompagnée de la majuscule H; chaque devise de dame, écrite sur la première page, sera accompagnée de la majuscule F.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre *seulement* les enveloppes des concurrents qui ont mérité les médailles, pour s'assurer qu'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, afin d'une les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER,
P. O. Box 726.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 12 octobre 1889.

CLEARING-HOUSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Échanges.	Balances.
J'ème'ni cette sem.	$1,896,484 00	$124,168 00
Même temps la semaine dernière.	1,818,994 00	289,805 00

Mouvement consolidé des clearings et des balances de Banques.

MONTAIN — Inactif. Vendeurs, 94 bid à 95, 96 ask. 94 bid à 94; 95 ask. 95 bid à 95; 96 ask. Acheteurs, 94 bid à 94; 95 ask. 95 bid à 95; 96 ask. Ventes : 615 à 95; 15 à 95; 25 à 95; 25 à 95; 25